

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Band: 56 (1927)
Heft: 11

Artikel: L'école-famille pestalozzienne
Autor: Dévaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039288>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Comment se défendent les lièvres ? Comment s'appelle la femelle ? Les petits ? Le lièvre cause-t-il des dégâts ? Lesquels ? L'élevage du lapin est-il difficile ? Rapporte-t-il quelque profit ? Comment est le lapin, son caractère ? Aimez-vous les lapins ? Faut-il en avoir du soin ? pour qu'ils ne périssent pas l'hiver ?

2. Recherche d'un plan (quelques questions indirectes).

3. Développement des étapes successives. (Le maître corrige et donne la forme définitive en expliquant les mots difficiles.)

4. Développement par les élèves. (Un élève fort, puis par d'autres.)

5. Lecture du modèle.

6. Mots à expliquer et à écrire au tableau noir : rongeurs, succulent, garenne, souterrain, hase, levraut, dégât, allongé, attaque.

Pour une classe de troisième année, mettre au tableau noir les questions suivantes :

A. Comment sont les dents des lapins et des lièvres ? Comment appelle-t-on ces deux animaux ? Comment est leur corps ? Leurs oreilles ? Leur tête ? Pourquoi aiment-ils mieux courir en montant ? Comment nous sont-ils utiles ? Chair ? Peau ?

B. Quelle est la grande différence entre le lièvre et le lapin ? Où vit le lièvre ? Le lapin ? Quelle est la couleur du lapin ? du lièvre ? Parlez du gîte du lièvre ? Du lapin qui vit en liberté ? Comment s'appelle-t-il ? Le lièvre fait-il des dégâts ? Peut-on élever des lapins avec profit ? Le lapin est-il aimable ? Pourquoi ? Qui l'aime bien surtout ? Pourquoi faut-il en avoir beaucoup de soin ?

Bulle, le 23 juin 1927.

SUDAN et PAULI.

L'ÉCOLE-FAMILLE PESTALOZZIENNE

Parmi les ironies savoureuses du 17 février (il en est plusieurs), la moindre n'est pas que notre administration fédérale suisse et nos vingt-cinq administrations cantonales, sans parler de celles des autres pays, se sont mobilisées pour fêter le moins administratif des hommes, le plus insoucieux de tout programme, de toute méthode, de tout règlement officiels, celui que, sans nul doute, s'il avait vécu de nos jours, toutes les directions de l'Instruction publique de notre pays auraient, après trois mois d'essai, rayé de leurs cadres pour cause d'incapacité pédagogique. Mais aussi quel patron mieux désigné pour prêcher la « débureaucratization » de l'enseignement !

Car lui-même n'aurait pas plus apprécié notre organisation scolaire que celle-ci n'aurait apprécié sa collaboration. Pestalozzi est essentiellement un pédagogue de la famille. On ne comprend rien à sa vie, ni à son œuvre, si l'on néglige ce trait caractéristique, insuffisamment souligné par la prose laudative de ceux qui l'ont célébré ces jours-ci. Toutes ses tentatives de rénovation sociale s'appuient sur la restauration de la famille et sur le redressement de la jeune génération dans et par la famille. C'est la famille de Gertrude qui est le point de départ et l'agent du progrès économique et moral des habitants de Bonnal. C'est dans une famille dont il fut à la fois le père et la mère qu'il a voulu encadrer, pour les fixer

et les relever, ses vagabonds de Neuhof et ses orphelins de Stans. Les classes qu'il organise à Berthoud, celles qu'il essaie d'instituer à Yverdon, sont des familles où les élèves vont, viennent, parlent et s'occupent avec la liberté des enfants dans la chambre domestique. Lui-même a parfaitement dénommé son système éducatif : la pédagogie de la chambre domestique, *die Pædagogik der Wohnstube*. Il commence par pratiquer lui-même sa théorie, à Neuhof, à Stans.

J'ouvris l'établissement [de Stans] seul avec une femme de ménage, sans aucun aide, ni pour l'instruction, ni pour les soins physiques des enfants. Je voulais être seul... Quelque dur et pénible que fût pour moi ce défaut d'aide et de secours, il était favorable à la réussite de mon entreprise. Il m'obligeait à être toujours tout pour mes enfants. J'étais seul avec eux du matin au soir. C'était de ma main qu'ils recevaient tout ce qui pouvait faire du bien à leur corps ou à leur âme. Tout secours dans le besoin, toute consolation, toute instruction, leur venait immédiatement de moi. Leur main était dans ma main ; mes yeux étaient fixés sur leurs yeux.

Mes larmes coulaient avec les leurs, et je souriais avec eux. Ils étaient hors du monde ; ils étaient hors de Stans ; ils étaient avec moi, et j'étais avec eux. Ma soupe était leur soupe ; ma boisson était leur boisson. Je n'avais autour de moi ni famille, ni amis, ni domestiques, je n'avais qu'eux. Avec eux, quand ils étaient bien portants, à leur côté, quand ils étaient malades ; je dormais au milieu d'eux ; j'étais le soir le dernier couché, et le matin le premier levé. Quand nous étions couchés, je priais encore avec eux et je les instruisais jusqu'à ce qu'ils fussent endormis ; eux-mêmes me le demandaient. Exposé sans cesse aux dangers de la contagion, je soignais moi-même leurs habits et leurs personnes, dont la malpropreté était presque insupportable.

Pestalozzi guérit son monde malade et se livre si bien à ses enfants qu'ils finissent par s'appriivoiser. Et la famille s'organise.

Mais aussi l'école. Oh ! comme dans une famille, sans bancs, ni pupitres, sans journal de classe ni ordre du jour, par causeries très libres, peu systématiques et peu préparées. L'instruction proprement dite obtient à Stans un peu plus de place et de temps qu'à Neuhof. Mais ici encore il prétend « unir l'étude et le travail, l'école et l'atelier et en quelque sorte les fondre ensemble », car « on peut enseigner bien des choses à ces enfants pendant le travail manuel ». D'abord à manier les outils, à manipuler la matière première, à corriger ses essais, on apprend par l'action beaucoup de connaissances qu'il n'est plus besoin d'exposer et d'expliquer par la parole. Ensuite le travail et tout ce qui s'y rapporte suscitent force questions, qui appellent force réponses, et quel enseignement vaudra celui qui est désiré et demandé ? Et puis notre pédagogue juge que, pour le peuple, les notions que l'école doit communiquer ont à se concentrer autour des occupations et des préoccupations de la vie familiale. « L'instruction scolaire doit tenir compte des circonstances de la vie domestique. »

Il double cependant cet enseignement occasionnel d'un enseignement proprement scolaire : leçons de choses, syllabaire, éléments

de lecture, d'écriture, de calcul, tout l'essentiel du programme du cours inférieur s'ébauche, mais avec la simplicité d'allure et l'entr'aide joyeuse de la famille. Écoutons-le nous décrire son idylle pédagogique :

De même que, dans une famille, et sous les yeux de la mère, l'enfant plus âgé et plus habile montre facilement ce qu'il sait à ses frères et sœurs plus jeunes, et se sent heureux et fier de pouvoir remplacer sa mère un moment, de même mes enfants se réjouissaient quand ils pouvaient enseigner aux autres quelque chose qu'ils savaient eux-mêmes. Un sentiment d'honneur s'éveillait en eux, et ils apprenaient doublement en faisant répéter aux autres leurs énoncés. C'est ainsi que j'eus bientôt des aides et des collaborateurs parmi les enfants eux-mêmes. Je faisais épeler par cœur des mots très difficiles ; dès qu'un enfant savait bien un de ces mots, il prenait à lui ceux qui ne le savaient pas, et il le leur enseignait.

Les procédés didactiques du père des orphelins pourront paraître vieillis en plus d'un point, surtout celui des « tabelles » à apprendre par cœur. Son oubli de soi, son dévouement resteront d'utiles et bienfaisantes leçons, opportunes en notre temps de surorganisation surtout, où le maître d'école est plutôt sollicité à s'imprégner de l'état d'esprit d'un syndicat de fonctionnaires que de celui de la famille et des mères, avec ce qu'il entraîne de crucifiantes obligations.

L'école de Berthoud ressemble comme une sœur à l'orphelinat de Stans. Nulle discipline : la famille n'en a pas. Le maître parle dans le bruit. Les enfants dessinent sur leur ardoise, qui un chat, qui une poule, qui une maison, qui un bonhomme. « Garçons ! », s'écrie le maître, lorsque le tapage devient excessif, — car il ne s'adresse jamais aux filles. Par-ci, par-là, quelque soufflet ramène l'attention ou le silence relatifs. A ses questions, toute la troupe répond à la fois. De fait, on l'écoute, parce qu'on l'aime, parce qu'il y a entre les petits et lui cette correspondance instinctive, don inné et rare, qui, entre la mère et l'enfant, est le fruit de la similitude de la chair et du sang.

Et comme sa pédagogie n'est jamais que la théorie de sa pratique, c'est une école-famille pareille à celle de Stans, à celle de Berthoud, qu'il veut qu'organisent ceux qui se mêlent d'enseigner : « Je voulais prouver par mon essai [de Stans] que l'éducation publique doit imiter les moyens qui font le mérite de l'éducation domestique et que c'est par cette imitation qu'elle peut avoir du prix pour l'humanité. » Toute autre organisation et tous autres procédés que ceux de la famille « amoindrissent méthodiquement » l'enfance et l'humanité.

Quel instituteur pourrait mener vie pareille pendant trente ans ? Lui-même, après cinq mois de ce régime à Stans, dut se retirer au Gurnigel, à demi-mort, crachant le sang. Ce qu'il souhaite cependant, c'est que le maître soit comme un père, comme une mère plutôt, dans sa classe, tandis que les enfants s'empressent autour de lui dans une bruisante et libre, mais féconde activité. Si l'instituteur ne peut consentir à de tels sacrifices, s'il ne peut organiser l'école-famille sur le patron tout au moins de celle de Berthoud, qu'il renonce à s'occuper d'enfants.

Car l'instituteur, pour Pestalozzi, n'est nullement l'éducateur que désigne la nature. La nature a commis le soin d'élever les enfants à la mère. Aussi bien, les efforts de notre héros tendent tous à trouver cette méthode si simple, si parfaitement adaptée au mode de comprendre de l'enfant, que toutes les mères, même les plus ignorantes, soient en état de pourvoir leurs rejetons de toute l'instruction que nous qualifions aujourd'hui de primaire. L'ouvrage intitulé : *Comment Gertrude instruit ses enfants* fut composé à l'usage des mères. « Le but de ma méthode, y lisons-nous, est celui-ci : rendre accessible au peuple l'enseignement domestique [l'enseignement à la maison], qui lui était interdit [à cause de l'ignorance des mères], élever par degrés toutes les mères qui sentent leurs cœurs battre pour leur enfant à un degré d'instruction qui les mette en mesure de le suivre sans aide jusqu'à l'achèvement de mes exercices élémentaires. » Malheur à vous, si vous vous avisez de qualifier ce projet d'utopie. Vous essayerez les invectives indignées dont il accable ceux qui haussent les épaules, à la fin du septième chapitre du livre que nous venons de citer.

Et il récidive vers la fin de sa vie. Il écrit une réplique aux *Lettres à Gessner* ; ce sont les *Lettres à Greaves*, traité assez complet de la formation de l'intelligence et de l'instruction dans la famille par la mère. Il essaie à nouveau d'y définir l'intention foncière de toute sa carrière.

Ceux qui pensent que, dans nos efforts en faveur de l'éducation populaire, nous n'avons pas entrevu de but plus haut que l'amélioration d'un système d'enseigner, que le perfectionnement d'une gymnastique de l'esprit, se font une opinion singulièrement erronée de ce que nous avons conçu et voulu, moi et mes amis. Nous nous sommes, sans doute, activement occupés de la réforme des écoles, car nous l'estimions importante pour le progrès de l'éducation ; mais nous tenons l'influence du cercle de famille pour bien plus importante. Nous avons, sans doute, fait tout ce qui était en notre pouvoir pour élever les enfants de telle façon qu'ils deviennent plus tard de bons instituteurs et nous avons nos raisons de souhaiter que les écoles en tirent parti ; mais nous avons cru que le trait caractéristique essentiel, que la première tâche de notre école et de toutes les écoles consistait à développer de tels sentiments dans l'âme des élèves confiés à nos soins, à enrichir leur intelligence de telles connaissances, qu'ils soient rendus capables de se vouer plus tard, de tout leur cœur et de toutes leurs jeunes forces, à répandre le véritable esprit qui doit régner dans un cercle de famille. Bref, nul de ceux qui s'intéressent au bien de la génération montante ne peut mieux y contribuer qu'en tenant l'éducation des mères pour sa tâche la plus haute. Laissez-moi répéter que nous ne pouvons espérer aucun progrès réel en éducation qui soit sensible dans un rayon étendu, qui soit apte à se répandre et à se développer encore, si nous ne commençons par éduquer des mères¹.

¹ L'ouvrage que nous considérerions volontiers comme le chef-d'œuvre de Pestalozzi, ses 34 lettres à Greaves, du 1^{er} octobre 1818 au 12 mai 1819, n'était connu qu'en anglais. L'original allemand est perdu. Deux de nos compatriotes l'ont traduit en allemand, Heidi Lohner et Willi Schohaus, et l'ont publié tout

Il avait d'ailleurs déjà déclaré dans sa lettre sur son séjour à Stans vingt ans auparavant :

« Mon but était de simplifier tellement tous les moyens d'enseignement, que l'homme le plus ordinaire pût parvenir facilement à instruire ses enfants lui-même ; ainsi peu à peu les écoles deviendraient presque superflues pour les premiers éléments. De même que la mère donne à son enfant sa première nourriture physique, de même elle est instituée de Dieu pour lui donner sa première nourriture spirituelle ; et je regarde comme très grand le mal qu'on fait au petit enfant en l'enlevant prématurément à la chambre de la famille, pour le soumettre aux procédés artificiels de l'école. Le temps approche où les moyens d'enseignement seront assez simplifiés pour que chaque mère, tout en instruisant ses enfants sans secours étranger, puisse poursuivre elle-même sa propre instruction. »

Du début de sa carrière pédagogique à ses derniers jours, Pestalozzi se présente donc à nous comme le pédagogue de la famille, mais non sans une grave lacune : il néglige, et peut-être oublie, celui qui doit en être le chef : le père. Léonard est un homme effacé ; sa femme seule semble active à son foyer ; seule, elle mène à bien l'éducation de sa progéniture. Ni les lettres à Gessner, ni celles à Greaves ne font allusion à la fonction maritale et paternelle. Lui-même, dans les écoles-familles qu'il fonda, joua plutôt le rôle de la mère que celui du père. Elevé par des femmes, féminin de tempérament et de caractère, être d'instinct, d'intuition et d'émotion, il n'a jamais su imposer une discipline virile à ses impulsions sentimentales, ni clarifier et préciser les conceptions de son intelligence, ni mener froidement, durement à son terme ce qu'il avait entrepris dans l'élan d'une passion fougueuse. Il agit d'inspiration, incapable de formuler un programme ordonné, de s'imposer une méthode de travail. Il écrit ses ouvrages d'un trait, comme une femme écrit ses lettres ; et les meilleurs de ses ouvrages sont, en effet, des lettres ; le genre épistolaire laissait à sa plume fiévreuse plus de liberté pour l'épanchement, la confiance, la méditation, l'invective et les plaintifs gémissements.

Toujours est-il que le temps n'a point confirmé les prédictions de Pestalozzi. Bien loin de disparaître, les écoles se sont multipliées ; elles obtiennent la considération de la démocratie et les largesses des budgets gouvernementaux ; elles sont même tentées de supplanter la famille. Et, autre ironie, ce sont ces instituteurs dont il prédisait la prochaine inutilisation, qui le fêtent comme l'un des plus grand parmi les leurs.

Parmi ceux qui sont allés, le matin du 17 février, déposer un laurier sur la tombe de Birr, il en est peut-être qui considèrent la famille

dernièrement chez Grethlein, à Zurich, sous le titre de *Mutter und Kind*. Notre grand concitoyen, parvenu à la fin de sa carrière, y donne, avec plus de clarté qu'ailleurs, avec non moins d'éloquence passionnée, qu'autorise cette forme de lettres qui lui est chère, ce qui me paraît une caractéristique originale et trop méconnue de sa pédagogie : l'éducation dans la famille et par la mère.

comme une institution périmée, égoïste et bourgeoise, qui préfèrent pour éduquer le citoyen de la cité future à l'amour suranné d'une mère le savoir-faire diplômé d'un pédagogue ? Il en est peut-être qui, sans supprimer le foyer familial, souhaitent lui substituer en catimini une école chargée de distribuer non seulement l'instruction, mais la santé et la résistance physiques, la nourriture, le vêtement, la surveillance entre les heures d'étude, l'entretien pendant les vacances, la formation civique, la tenue morale et le culte dominical ? Il en est sûrement, et beaucoup, qui refusent à la famille tout droit ou presque sur l'école, réservant le domaine scolaire à l'exclusive compétence de l'Etat, sinon à celle des syndicats d'instituteurs ? De l'hommage de tous ceux-là, Pestalozzi n'a point su gré. Pédagogue de la famille, Pestalozzi aurait eu horreur d'une école bureaucratique. Il l'aurait combattue avec nous, dans son style vivant et populaire qu'une éloquence indignée aurait fait vibrer de passion.

Nous restons fidèles à sa pensée en maintenant dans leur intégrité les droits naturels de la famille sur l'école et l'enseignement.

Nous lui restons fidèles en souhaitant, sinon l'instruction dans la famille, qu'il a rêvée, du moins une collaboration plus effective de l'école et de la famille.

Nous lui restons fidèles surtout, nous qui enseignons, en ne nous laissant pas contaminer par l'esprit bureaucratique. Accordons à nos élèves le dévouement et l'oubli de soi de la mère, qui ne mesure pas au compte-goutte ses efforts et son temps, et non la routine du fonctionnaire attentif à ne pas trop faire et porté à ne pas s'en faire du tout. Comme la mère, avec la mère, que nous remplaçons auprès des intelligences enfantines, nous avons charge d'âme. Aussi bien, pénétrons-nous de cette splendide parole que Pestalozzi, dans la seconde de ses *Lettres à Greaves*, met sur les lèvres de la mère : « C'est pour l'éternité que mes enfants sont nés ; ils ne me sont confiés que pour que je les élève en enfants de Dieu. »

E. DÉVAUD.



LE BILLET A ORDRE

I. *Indication du but.* — Dans notre leçon de comptabilité, nous allons apprendre à rédiger une promesse de paiement, autrement appelée billet à ordre.

II. *Rappel du connu.* — Nous avons déjà étudié la manière de rédiger un reçu. Quelles conditions faut-il pour que le reçu ait de la valeur ? (Qu'il porte la somme reçue, le nom de la personne de qui on l'a reçue, la date où on l'a reçue, pourquoi on l'a reçue, enfin la signature de celui qui l'a reçue.) Eh bien ! il en sera de même du billet à ordre.

III. *Donné concret.* — Je suppose que vous êtes agriculteur ; vous achetez de M. René Bloch, à Payerne, une vache, pour le prix de 800 fr. Vous ne pouvez la payer comptant, mais, dans six mois, vous serez à même de la payer. M. Bloch